

LE COMMENTAIRE DU MANÂR À PROPOS DU VERSE CORANIQUE SUR L'AMITIÉ DES MUSULMANS POUR LES CHRÉTIENS (5,82).

MAURICE BORRMANS

(Présentation et traduction)

Dans le domaine du « dialogue », il n'est point de rencontre entre Chrétiens et Musulmans, ni d'écrit rédigé par les uns et les autres, qui ne fasse recours au verset de « l'amitié des Musulmans pour les Chrétiens ». Il arrive assez souvent qu'on le cite en entier (5, 82) et, donc, qu'on insiste également sur l'inimitié proclamée entre les Musulmans, d'une part, les Juifs et les Polythéistes, d'autre part, ce qui n'est pas sans énerver quelque peu l'esprit de paix que requiert tout vrai dialogue. Il est en outre très rare qu'on le réfère à son contexte et, surtout, qu'on lui ajoute le verset suivant (5, 83a) qui en relativise extrêmement l'importance. C'est pour y voir plus clair et donc pour mesurer à sa véritable portée le contenu du dit verset que l'on a pensé utile de fournir ici la traduction d'un commentaire qu'en firent, en leur temps, Muhammad 'Abduh et Rasîd Ridâ¹ On sait, en effet, quelle est l'importance du *Commentaire du Manâr*, tant pour une certaine re lecture moderne du Coran que pour les orientations fondamentales du Réformisme musulman contemporain¹, d'autant plus que, très souvent, il reprend, résume et élargit les grands commentaires classiques, tels ceux d'al Tabarî et d'al Râzî

Ce commentaire est ici présenté dans son entier, même si certains passages prennent l'apparence de longueurs inutiles et si certaines phrases relèvent d'un souci lexicographique qui n'ajoute rien à notre recherche, apparemment. Le non initié aura ainsi tout le loisir d'entrer dans une problématique qui, parfois, peut lui paraître étrange et déroutante. Il regrettera sans doute, et non sans raison, le caractère assez hâtif des jugements portés par le Commentaire sur les Juifs, d'une part, et sur les Chrétiens, d'autre part. Le disciple du Christ éprouvera, semble-t-il, quelque souffrance à voir ainsi réduite, sinon mise entre parenthèses, l'importance du mystère trinitaire du Dieu unique, si important pour sa foi et sa piété, tout comme les hommes de dialogue regretteront peut-être les limites ambiguës que le verset suivant (5, 83) vient donner à cette amitié des Musulmans pour les Chrétiens.

Tous, cependant, reconnaîtront avec joie ce souci prévalent d'une sympathie évidente pour les Chrétiens que le verset exprime et que le Commentaire souligne. Celui-ci affirme sans doute, en bonne exégèse, que cette amitié des Musulmans pour les Chrétiens est à situer à une époque et en des lieux déterminés, mais il en élargit la portée, toujours en bonne exégèse, à tous les temps et à tous les lieux. L'intérêt du présent Commentaire réside, d'abord, dans son refus d'envisager les guerres, les croisades et les conflits comme constituant autant de faits venus abroger l'appréciation

coranique et, partant, réduire la portée du verset aux seules circonstances où il fut prononcé.

Les auteurs savent même faire application du principe dégagé à cette occasion aux comportements de certains Musulmans, les Ottomans en l'occurrence, à savoir que la recherche du pouvoir et les conflits d'intérêts sont les causes réelles de tels affrontements, lesquels ne sauraient donc être nullement attribués à la nature même des religions en présence. Ils nous invitent même, aujourd'hui, à méditer sur les leçons qu'il convient d'en tirer: «L'inimitié qui a pu exister entre Musulmans et Chrétiens n'a pas d'autre cause que l'oubli par l'une des deux parties, ou par chacune d'elles, des bons principes de sa religion, ou la méconnaissance et l'incompréhension qui ont pu se développer entre elles: la chose n'est que trop claire quand il s'agit des tout derniers gouvernements qui existent de part et d'autre ». Le texte du Concile de Vatican II ne constitue t il pas comme un écho à de tels propos, lorsqu'il déclare: «Si, au cours des siècles, de nombreuses dissensions et inimitiés se sont élevées entre Chrétiens et Musulmans, le Concile les exhorte tous à oublier le passé, à s'efforcer sincèrement à la compréhension mutuelle, et à garder et promouvoir en commun, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté »¹Que chacun s'interroge donc, semblent nous dire les auteurs du *Commentaire du Manâr* et les Pères du Concile de Vatican II, sur ses capacités d'oubli, de méconnaissance et

d'incompréhension et qu'il veille à n'en plus répéter les méfaits en se rappelant ce que sont et ce que veulent être les uns et les autres, dans le cadre d'une connaissance et d'une compréhension réciproques.

C'est ici qu'il faut souligner l'autre intérêt du présent Commentaire: celui ci entend justifier cette « amitié » spéciale des Musulmans pour les Chrétiens par un « état d'esprit » qui, chez ces derniers, se trouve prendre son origine, selon lui, dans le Message exigeant de Jésus et la réalisation vivante qu'en constituent les moines et les prêtres. C'est là l'interprétation adéquate que le Commentaire veut donner de l'explication coranique elle même: « C'est que, parmi ceux ci, se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens ne s'enlient point d'orgueil ». Selon les deux commentateurs du *Manâr*, « c'est l'une des plus notoires des pratiques (des Chrétiens) que d'ordonner l'amour des ennemis et d'avoir à présenter la joue gauche à qui vient de les frapper à la joue droite » et de savoir, volontairement et librement, être soumis aux pouvoirs qui leur sont contraires. On notera combien, toujours pour le *Commentaire du Manâr*, le témoignage et l'action des prêtres et des moines sont importants pour garder aux Chrétiens cet « état d'esprit » qui vise « à l'extrême » et leur permet d'être les plus proches, en amitié, de « ceux qui croient »: invitation à être fidèles à cet « esprit de paix, d'amour, d'altruisme et de soumission » que le tempérament « européen » (quand il s'agit des Chrétiens d'Occident) risque d'oublier en s'abandonnant aux

vieux démons de son paganisme ancestral, toujours à exorciser de nouveau. C'est seulement à cette condition que durera «entre Musulmans et Chrétiens (comme le dit encore le Commentaire) une amitié dont nous n'avons jamais constaté la pareille entre deux groupes humains que séparaient leurs religions ..., amitié (qui) ne s'est affaiblie dans tel ou tel pays que par suite des querelles de la politique et du chauvinisme des détenteurs du pouvoir ».

Le verset ici commenté ne peut d'ailleurs être bien compris qu'après avoir été situé dans son contexte plus vaste. La sourate 5, médinoise, dite de «la Table servie », développe à partir de l'y. 41 une longue diatribe contre les Gens du Livre (les Juifs et les Chrétiens). Les Hypocrites et les Juifs médinois sont d'abord pris à parti, pendant que Juifs et Chrétiens sont invités à arbitrer selon la Torah et l'Évangile (5, 41 50). Les Croyants (les Musulmans) se voient ensuite interdire toute alliance avec les Juifs et avec les Chrétiens (5, 51 58), puisqu'il est fait reproche aux uns et aux autres de ne point être cohérents avec leurs Écritures (5, 59 71) et, plus spécialement, aux Chrétiens, d'être «extravagants» dans leurs affirmations christologiques (5, 72 77). C'est après avoir renouvelé ses accusations contre les Juifs (5, 78 81) que le Coran en vient à préciser l'état des rapports entre Musulmans et Non Musulmans (5, 82 86): le y. 82 en donne, à lui seul, la définition globale et définitive.

TRADUCTION DU COMMENTAIRE DES VERSETS 5,82 ET 5,83a

Dieu conclut ce discours qui vise à contester les Gens du Livre et à les «situer» exactement par ces versets où il expose quel est leur état d'esprit, hostilité ou amitié, vis à vis des Croyants (les Musulmans), et quel est leur degré exact de proximité ou d'éloignement par rapport à ces derniers. Et il en fait autant pour la «position» des Associateurs ¹ Le verset est ainsi rédigé: *Tu trouveras certes que les gens les plus hostiles à ceux qui croient sont les Juifs et les Associateurs et tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par l'amitié, sont ceux qui disent: « Nous sommes chrétiens»* (5, 82a). L'hostilité, c'est une haine dont les effets se traduisent en paroles et en actes, tout comme l'amitié est un amour dont les effets se traduisent également en paroles et en actes, contrairement à tous ceux qui la réduisent à l'amour, purement et simplement. Dans le passage *Tu trouveras certes*, on note une double corroboration, celle du *Idm* de «serment» au début du verbe et celle du *nûn* de «l'énergique» à la fin de celui ci. Que le discours soit rendu à la deuxième personne, cela peut recevoir deux interprétations: selon la première, le discours est adressé au Prophète, et selon la deuxième, il est adressé à quiconque entend la parole coranique. Quant aux «gens» entre lesquels la révélation établit ici une distinction, on peut penser, en un premier temps, qu'il s'agit des Juifs du Higâz, des Arabes Associateurs et des Chrétiens d'Abyssinie qui vivaient à

l'époque de la dite révélation; mais on peut aussi penser, en un temps second, que cette appellation est plus générale et valable pour tous les peuples et toutes les générations. Toutefois, à cette «généralisation» dans le temps, on peut objecter ce qui suit.

Que le texte s'applique aux contemporains de celui ci, cela est des plus évident, surtout si l'on considère que ce discours est adressé au Prophète. Ce qu'il lui a fallu supporter de pire, dans l'ordre de l'hostilité et des persécutions, lui est venu des Juifs du hiâgz, à Médine et ses environs, et des Arabes Associateurs, surtout à la Mecque et près de cette dernière ville. De la part des Chrétiens, il n'a jamais rencontré une telle hostilité ni une telle persécution: bien plus, de la part des Chrétiens abyssins, il a rencontré la meilleure des amitiés puisque ceux ci ont protégé les Emigrés qu'il avait envoyés, au tout début de l'Islam, de la Mecque en Abyssinie, vu qu'il craignait les agissements des Associateurs à leur endroit; ceux ci les persécutaient on ne peut plus pour les amener à renoncer à leur religion. C'est pour cela que la majorité des Auteurs de Commentaires fondés sur le Hadît affirment que le dit verset fut tout d'abord et spécialement révélé à leur propos. Cela ne s'oppose pas, cependant, à ce que la valeur exemplaire de l'affirmation ait une portée plus générale, même si les circonstances qui ont causé sa révélation sont très particulières. On rappellera d'ailleurs, au terme du présent commentaire, ce que rapporte la Tradition à ce sujet.

Lorsque le Prophète eut envoyé aux rois et aux chefs de peuples les messages qui les invitaient à embrasser l’Islam, les Chrétiens furent, parmi tous, ceux qui lui fournirent la meilleure réponse. Héraclius, l’empereur byzantin, en Syrie, s’efforça de convaincre ses sujets d’adopter l’Islam. Lors donc que ceux—ci s’y furent refusés, par suite de leur attachement aux traditions et de leur incapacité à saisir la vérité de la nouvelle religion, il se contenta, pour sa part, de fournir une réponse des plus aimables. Le Muqawqis², le «maître» des Coptes d’Egypte, fut encore plus aimable dans sa manière de répondre, même s’il ne démontra pas plus de penchant à embrasser l’Islam: il fit parvenir des présents de prix au Prophète. Par la suite, quand l’Egypte et la Syrie furent enfin conquises et que leurs habitants eurent connu les bienfaits de l’Islam, *ils entrèrent dans la religion de Dieu par flots*² et les Coptes furent les plus empressés à le faire.

Hâtib b. Abî Balta’a fut l’envoyé du Prophète auprès du Muqawqis. Entre autres choses, il lui aurait dit lors de la remise du message: « il y a eu, avant toi, un homme qui prétendait être, lui aussi, le Souverain Maître. «Dieu le frappa alors du châtiment de la Vie Dernière et de la Vie Première »². IL se moqua de Dieu et Dieu se vengea de lui. Prends donc exemple sur autrui plutôt qu’autrui ne prenne exemple sur toi!» Le Muqawqis de répondre alors: «Nous avons une religion, que nous n’abandonnerons que pour une autre qui lui serait supérieure ». « Nous t’invitons, dit alors Hâtib, à embrasser

l'Islam: c'est par lui que Dieu compense la perte de toute autre religion. Notre Prophète y a invité tous les humains. Ceux qui se sont le plus opposés à lui sont les Quraysites et ceux qui lui ont été les plus hostiles sont les Juifs, alors que ceux qui lui ont été les plus proches sont les Chrétiens. J'en jure par ma vie, l'heureuse annonce de Jésus faite par Moïse n'a d'égale que l'heureuse annonce de Muhammad faite par Jésus. L'invitation que nous t'adressons à adhérer au Coran n'a d'égale que l'invitation que tu adresses au Peuple de la Torah à adhérer à l'Évangile. Chaque prophète s'adresse à un peuple particulier, lequel constitue alors sa « communauté ». Il appartient alors à celle-ci de lui obéir. Nous ne t'interdisons nullement de suivre la religion du Messie²; bien plus, nous te donnons l'ordre d'y être fidèle, « puisque c'est l'islam lui-même ». Le Muqawqis de répondre à nouveau: « J'ai, pour ma part, examiné le cas de ce prophète et j'ai constaté qu'il n'ordonne point ce qui est indésirable ni n'interdit ce qui est désirable. Je n'ai point trouvé qu'il soit un mage qui égare ou un sorcier qui ment. J'ai par contre trouvé en lui le « signe » qu'il est prophète: *il fait sortir ce qui est latent*¹ et publie *ce qui est dit en secret*³. Je verrai donc ... »

Ce qui témoigne encore en faveur de ce que nous avons dit, ce sont les propos tenus par 'Amr b. al 'Aî, envoyé du Prophète auprès du roi du 'Umân Gayfar b. al gulandâ et son frère 'Abbâd b. al gulandâ. 'Amr s'adressa d'abord à 'Abbâd parce que c'était le plus humain et le plus pacifique des deux. Il

lui proposa donc d'embrasser l'Islam. 'Abbâd de lui dire alors: s 'Amr, tu es le fils du chef de ta nation: qu'a donc fait ton père?» «Il est mort, répondit 'Amr, alors qu'il ne croyait pas en Muhammad. J'aurais aimé qu'il se fit musulman et déclarât véridique le Prophète. Moi, j'ai également partagé son attitude jusqu'au jour où, enfin, Dieu m'a guidé vers l'Islam» «Quand donc l'as tu embrassé? » lui dit 'Abbâd. «Tout récemment», répondit 'Amr. 'Abbâd l'interrogea sur les circonstances de son passage à l'Islam. « Lorsque j'étais chez le Négus », répondit 'Amr. Celui ci rapporte encore qu'il l'informa de ce que le Négus avait embrassé l'Islam. «Comment s'est alors comporté son peuple vis à vis de son pouvoir?» demanda 'Abbâd. «Ils l'ont confirmé et s'y sont soumis », répondit 'Amr. «Et les évêques, et les moines, s'y sont ils soumis?» «Oui», répondit 'Amr. «Fais attention à ce que tu dis, 'Amr, dit alors 'Abbâd, car il ne saurait y avoir chez un homme pire caractéristique que celle de mentir».

«Je n'ai point menti, répartit 'Amr. et je ne falsifie rien quant à notre religion ». 'Abbâd de dire alors: «Je ne pense pas qu'Héraclius ait été au courant du passage du Négus à l'Islam ». «Mais si », répondit 'Amr. «Comment le sais tu?» « Le Négus lui versait un tribut. Après être passé à l'Islam et avoir cru en Muhammad, il aurait dit: Non, par Dieu, si (Héraclius) venait à me demander un seul *dirham*, je ne le lui donnerais pas ». Ces propos furent rapportés à Héraclius; le frère de ce dernier, Alyanâq, lui demanda alors: Laisseras-tu ton vassal impuni alors

qu'il ne verse plus son tribut et pratique une religion autre que la tienne, d'invention toute récente? Héraclius de lui répondre: Que puis je faire d'un homme qui a éprouvé du désir pour une religion et l'a embrassée librement, pour son compte? Par Dieu, si je n'étais pas aussi attaché à mon **pouvoir, je** ferais comme il a fait: « 'Abbâd de répliquer alors: «Fais attention à ce que tu dis, 'Amr ». . «Par Dieu, je te dis la vérité ». Et 'Abbâd d'interroger encore: «Informe moi donc de ce que cette religion ordonne et de ce qu'elle interdit ». « Elle ordonne d'obéir à Dieu, dit alors 'Amr, et elle interdit de lui désobéir, elle ordonne de pratiquer la justice et de respecter les liens de parenté, elle interdit l'oppression et l'agression, la fornication et le vin, ainsi que l'adoration des pierres, des idoles et de la croix ». Et 'Abbâd d'avouer: «Comme est beau ce à quoi invite cette religion. Si mon frère était capable de me suivre jusque là, nous y viendrions pour croire en Muhammad et le déclarer véridique. Mais, hélas!, mon frère est bien trop attaché à son pouvoir pour l'abandonner ainsi et devenir un pauvre ». Le fait est que les deux hommes devinrent musulmans par la suite.

Il ressort de ces témoignages que les Chrétiens qui avoisinaient le hiâgz à l'époque de la prédication de Muhammad étaient des plus empressés à éprouver de l'amitié pour les Croyants et à embrasser l'islam. Ceux de leurs princes qui s'abstinrent alors d'embrasser l'Islam n'agirent ainsi que par attachement à leur pouvoir. Quant au Négus, Ashama, le roi d'Abyssinie, il passa à l'Islam, lui et tout son peuple, y compris

les hommes de religion et les fonctionnaires de l'état. Mais il semble que l'Islam ne s'y soit pas diffusé après sa mort et que les Musulmans ne se soient pas préoccupés de mettre en oeuvre leurs décrets et leurs lois, dans ce pays, à l'instar de ce qu'ils firent en Egypte et en Syrie, par exemple. Il y a place, là, pour une recherche historique, qui ne relève pas de notre sujet. On rapporte, il est vrai, que le Prophète aurait dit: « Laissez les Abyssins tranquilles aussi longtemps qu'ils vous laissent tranquilles et ne vous inquiétez pas des Turcs aussi longtemps qu'ils ne vous inquiètent pas ». Al Suyûtî, dans son *al Gâmi' al sagîr*³ réfère ce hadîth à Abû Dâwûd qui le tenait de l'un des Compagnons et savait, de celui ci, que c'était un hadîth « sur» (*sahîh*). Abû Dâwûd l'a rapporté en ces termes mêmes et al Nasâ'î en fait autant, au terme d'un très long hadîth dont on peut ainsi résumer la teneur: Dieu aurait montré au Prophète, alors que celui ci creusait le fossé lors de la « bataille des Factions », le pays de Chosroès et on lui aurait demandé de prier Dieu d'en assurer la conquête au bénéfice de sa « communauté », Il pria donc en ce sens. Selon le même récit, Dieu lui aurait ensuite montré l'Empire du Basileus et le pays de Syrie et on aurait demandé au Prophète de prier Dieu d'en assurer la conquête toujours au bénéfice de sa « communauté ». Il pria encore en ce sens. On dit qu'ensuite Dieu lui aurait montré le pays des Abyssins, et c'est alors qu'il aurait émis ce badî avant même qu'on lui demande de prier pour que Dieu en assure la conquête (au bénéfice des Musulmans).

En résumé, le Prophète et ceux qui croyaient en lui ont rencontré en leur temps, de la part des Chrétiens, autant d'amitié et d'affinité qu'ils ont rencontré d'hostilité de la part des Juifs et des Associateurs. Certains penseront peut être que la raison en est que les Chrétiens vivaient loin d'eux alors que Juifs et Associateurs vivaient tout près d'eux, les premiers à Médine et les seconds tout à la fois à la Mecque et à Médine. Qui se voit invité à abandonner sa religion pour en embrasser une autre, alors qu'il se trouve à grande distance, ne peut être objet d'hostilité et d'opposition, de la part de ceux qui lui adressent cette invitation, comme peut l'être celui qui vit à proximité et se trouve y être invité directement et oralement. C'est pour cela que les Juifs de Syrie et d'Andalousie éprouaient un secret penchant en faveur des Musulmans lors de la conquête et qu'ils désiraient les voir victorieux des Chrétiens, que ceux ci fussent Byzantins ou Goths. Par la suite, l'hostilité qui opposa Musulmans et Chrétiens pour la conquête du pouvoir, ainsi que les guerres qui s'ensuivirent, dépassa largement l'hostilité que les Juifs et les Associateurs avaient manifestée envers les Musulmans aux premiers temps de l'islam.

La règle veut donc, en tout ceci, que l'hostilité et l'amitié soient et ne cessent pas d'être la conséquence d'une lutte d'influence pour s'approprier des avantages matériels ou moraux, ainsi que le pouvoir, au nom de la religion ou d'un intérêt temporel quelconque, sans que cela relève aucunement de la nature même de la religion. Ce constat se voit corroboré

par tout ce que les apôtres du Christianisme engendrent aujourd'hui dans le cœur des Musulmans et aussi par toutes les injustices et les agressions qui enveniment les rapports entre états islamiques et états chrétiens, alors qu'on ne constate rien de semblable dans les rapports entre Juifs et Musulmans. Par contre, on peut noter une situation analogue, en Inde, entre les Musulmans et les Associateurs de ce pays, vu que leurs intérêts et leurs avantages s'y opposent grandement: l'hostilité et l'amitié s'y trouvent relever de facteurs extrinsèques, qui n'ont rien à voir avec la religion et la race.

C'est là une affirmation qui, si elle est valable dans son ensemble, ne l'est pas pour autant dans ses détails, car elle s'avère aussi vraie pour ceux qui sont de religions différentes que pour ceux qui sont d'une même religion. Les Chrétiens des Balkans se sont combattus les uns les autres, tout comme ils ont combattu les Ottomans. Bien plus, il arrive à des Chrétiens appartenant à une même «école» religieuse de se combattre les uns les autres, comme c'est le cas des Anglais et des Allemands. Ce n'est donc pas cela qu'entend signifier le présent verset, car le Coran vise à démontrer ici un «sens» plus élevé et plus général, qui ne soit pas réservé à la lutte d'influence.

C'est que la « cause » (*'illa*) véritable de l'hostilité, chez ceux qui éprouvent de la haine, et de l'amitié, chez ceux qui ressentent de l'amour, réside dans un «état d'esprit» qui est le produit de leurs traditions religieuses et profanes ainsi que de

leur éducation morale et sociale. C'est sur cela que le Coran attire notre attention lorsqu'il énonce clairement, dans ce verset, quelle est la raison pour laquelle les Chrétiens éprouvent de l'amitié, alors qu'il passe sous silence la raison pour laquelle Juifs et Associateurs manifestent de l'hostilité: c'est que « l'état d'esprit » de ces derniers a été particulièrement bien décrit dans plusieurs sourates du Coran. Les plus expressives de « l'état d'esprit » des Juifs sont justement la présence sourate et les longues sourates médinoises qui précèdent, tandis que la plus expressive de « l'état d'esprit » des Associateurs est la sourate des Troupeaux, sourate mecquoise, qui vient immédiatement à la suite de la présente sourate (dans le texte coranique).

Les Juifs et les Associateurs s'y trouvent disposer en commun des mêmes attributs et des mêmes traits de caractère qui engendrent une extrême hostilité envers les Croyants: orgueil et jactance, injustice et amour des grandeurs, racisme et nationalisme, propension au matérialisme, égoïsme et dureté de coeur, peu de penchant à la compassion et à la miséricorde. Les Arabes «associateurs », malgré leur paganisme (*gâhiliyya*), avaient le coeur plus délicat que celui des Juifs et montraient plus de générosité et de libéralité, plus de liberté et d'indépendance d'esprit. Dieu a mentionné les Juifs en première position, dans le présent verset, pour mieux démontrer le caractère originel et fondamental des traits de caractère qui leur sont propres et mieux faire ressortir qu'ils y sont supérieurs aux Arabes «associateurs ». Qu'il suffise de

rappeler ce qu'on en a dit: ils ont tué certains prophètes et en ont persécuté d'autres, ils ont déclaré faussement qu'il était licite de s'adjuger le bien d'autrui; quant à leur préférence pour les Musulmans en Terre Sainte, en Syrie et en Andalousie, elle ne procédait que de leur désir de se mettre à l'abri des justes institutions de l'Islam et de jouir en fin d'un peu de paix, loin des persécutions que les Chrétiens de ces pays leur avaient infligées. Ce faisant, ils ne renoncèrent pas à leurs habitudes et n'abandonnèrent en rien ce que l'on sait de leur nature, à savoir qu'ils ne font jamais rien qui ne soit de leur intérêt.

Il est encore possible de déduire ce que Dieu a voulu laisser entendre ici des causes de l'hostilité des uns et des autres à partir de ce qu'il dit clairement des raisons pour lesquelles les Chrétiens sont ainsi proches par l'amitié: *C'est que, parmi ceux ci, se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens ne s'enflent point d'orgueil* (5, 82b). Cela veut dire que la raison de cette plus grande proximité des Chrétiens par l'amitié réside dans le fait qu'il y a, parmi eux, des prêtres qui veillent à leur instruction et à leur éducation religieuse, et des moines qui y sont les témoins des voies ascétiques, du renoncement aux biens d'ici bas, de la crainte de Dieu et d'une consécration totale pour mieux l'adorer. Il y a aussi le fait que ces Chrétiens ne s'enflent point d'orgueil pour refuser de se soumettre à la vérité lorsqu'elle se présente enfin comme telle: de fait, les pratiques les plus notoires de leur religion consistent dans l'humilité et l'abaissement, l'acceptation de n'importe quel pouvoir

temporel et l'obéissance à tout prince de ce monde. Bien plus, c'est l'une des plus notoires de leurs pratiques que d'or- donner l'amour des ennemis et d'avoir à présenter la joue gauche à qui vient de les frapper à la joue droite. Ces préceptes se sont transmis d'âge en âge et la présence de ces prêtres et de ces moines a indubitablement exercé une influence dans l'âme du peuple et des masses chrétiennes: c'est ainsi qu'y sont très faibles les traces d'un orgueil qui se refuserait à accepter la vérité. Les Chrétiens sont connus, depuis longtemps, pour leur soumission volontaire et libre au pouvoir qui leur est contraire et pour la satisfaction qu'ils en éprouvent, secrètement et publiquement. Les Juifs, par contre, quand ils manifestent de la satisfaction en des situations semblables, ne le font que sous le coup de la nécessité et ne cessent de tramer et de ruser en secret.

Tels étaient les principaux traits de caractère de chacun des deux groupes, pris comme tels, et non point ceux des individus qui composaient l'une et l'autre communauté, car chaque peuple connaît, parmi ses membres, des bons et des mauvais: *Parmi le peuple de Moïse, il est une communauté qui se dirige (bien), grâce à la Vérité, et qui, grâce à elle, est dans le juste*³. C'est pourtant la Loi des Juifs elle même qui fait grandir dans leur coeur l'égoïsme racial parce que cette Loi est propre au peuple d'Israël et que tous ses décrets et ses textes sont fondés sur ce principe.

La raison en est que cette Loi visait à former une nation unifiée, au sein des nombreuses nations païennes de l'époque, après l'avoir sauvée de l'asservissement à la plus violente et à la plus despotique de ces nations païennes, à savoir le peuple des Pharaons. Si Dieu avait permis aux Israélites, après les avoir sauvés d'Égypte en leur assurant la Terre Sainte, de se mêler aux nations qui s'y trouvaient et s'il avait fait en sorte que leur Loi fût générale et fondée sur les règles de l'égalité entre les Israélites et les autres, comme c'est le cas pour la Loi musulmane, c'est alors que les enseignements et les méfaits de ces peuples païens l'auraient emporté sur eux, vu qu'ils venaient à peine de s'habituer au monothéisme et que leur tendance naturelle les prédisposait à accueillir les traditions des autres et à s'y soumettre. C'est donc pour ces raisons qu'il leur fut donné l'ordre de ne laisser subsister, dans la Terre Sainte, aucun des peuples qui y demeuraient avant eux. Moïse, pour sa part, les mit sérieusement en garde contre les méfaits des rapports avec les peuples païens, après sa mort.

On peut objecter que cette voie «réformatrice» (*islâh*) dans l'éducation d'une seule nation, selon cette méthode elle-même, c'est à dire par une telle Loi religieuse, engendre nécessairement des comportements défectueux dans les mœurs de cette nation. Si les seuls comportements défectueux qui en avaient découlé n'étaient que ce que l'on sait, jusqu'aujourd'hui, avoir été la cause même pour laquelle les nations ont persécuté les Juifs en tout lieu: leur propension à se

servir des autres et à ne servir personne, de leurs propres biens, à moins que cela ne soit un moyen d'en tirer un meilleur avantage par la suite ou d'éviter quelque préjudice et leur incapacité, pour la plupart d'entre eux, à se montrer tant soit peu libéral envers toute personne qui leur est étrangère, cela serait déjà assez et constituerait un doute (*subha*) des plus sérieux quant à l'origine proprement divine de leur religion, car *Dieu n'aime point le vice*² .

Trouver réponse à ce doute est des plus aisé pour les Musulmans, car ces derniers pensent que la Loi des Juifs n'était que transitoire et non point définitive. Elle constitua, en son temps, le moyen nécessaire à la formation d'une nation puissamment unifiée, au milieu des nations païennes. Les Prophètes «réformateurs» s'y sont succédés, de siècle en siècle, pour y accomplir une réforme morale, à l'instar des méditations théologiques des psaumes de David et des conseils moraux des livres sapientiaux de Salomon, de sorte que le matérialisme ne vienne pas les submerger ni l'égoïsme les corrompre. C'est ainsi que vint enfin le plus grand «réformateur» d'Israel, Jésus, le Messie, pour détruire cette attitude qui était alors la leur et pour les inviter à ce qui en est l'opposé ou le contraire. Il opposa donc à leur recherche excessive des biens matériels une quête exagérée des biens spirituels, à leur égoïsme excessif un altruisme tout aussi exagéré (pour lequel les Chrétiens sont donnés comme exemple d'oubli de soi) et à leur culte excessif de la lettre de la Loi la recherche exigeante de son esprit. Il leur

fit haïr la puissance et la richesse, blâma la jouissance satisfaite des plaisirs d'ici bas et ordonna d'aimer ses ennemis et de ne pas rendre le mal pour le mal. Tout cela ne faisait que préparer l'accomplissement parfait que Dieu devait donner à la religion en mandant le sceau des prophètes et des apôtres, Muhammad, qui fut envoyé par miséricorde pour l'univers entier, le Paraclet, l'Esprit de vérité, venu leur enseigner toute chose, à eux ainsi qu'à tous les autres, pour unir enfin en faveur du genre humain les biens que désire l'esprit et ceux que désire le corps et exiger à la fois la justice et la bienfaisance, et non plus la seule bienfaisance.

Ceux d'entre les Juifs que les réformes du Messie ne purent changer ne firent que stagner davantage dans leur égoïsme et leur fanatisme. C'est pour cela qu'ils furent, vis à vis de notre Prophète et de ceux qui crurent en lui, bien plus hostiles que ceux qui avaient changé de vie suite à ces réformes, parmi lesquels il y avait un certain nombre de prêtres et de moines, que ces derniers fussent d'origine juive ou fussent venus de la gentilité: ces gens leur furent plus proches par l'amitié et plus empressés que beaucoup d'autres à embrasser la nouvelle foi. Dieu a dit la vérité à leur sujet: (Ceux) qui suivent l'Apôtre, le Prophète des Gentils qu'ils trouvent annoncé chez eux dans la Torah et l'Évangile, qui leur ordonne le Convenable et leur interdit le Blâmable, qui déclare licites pour eux les excellentes (nourritures) et illicites les immondes, leur ôte le lien et les entraves qui pesaient sur eux »¹ Ce «lien» et

ces «entraves» ne consistaient qu'en la rigueur des prescriptions de la Torah quant à la nourriture, la boisson et les lois civiles et pénales, et aussi en la rigueur des prescriptions de l'Évangile quant à l'ascèse, l'abaissement et le renoncement.

Ce qui prouve que les Chrétiens sont plus proches de l'Islam que les Juifs, de par la nature même de leur religion suite à l'explication qu'en donne le verset coranique , c'est le grand nombre des Chrétiens qui embrassèrent l'Islam, à chaque époque de l'histoire et le petit nombre des Juifs qui en firent autant. Et si les Musulmans, aujourd'hui, ne se montraient ni faibles ni infidèles à la bonne direction fournie par le Coran, s'ils ne renonçaient pas à inviter à embrasser l'Islam et à présenter celui ci aux humains en sa forme authentique, s'ils n'avaient pas des gouvernements corrompus et des hommes impuissants en politique, s'ils n'accusaient pas un tel retard vis à vis des autres nations dans les domaines de la science et de la civilisation, et si, de par ailleurs, les états européens et chrétiens n'étaient pas ainsi au faite de la puissance et de la force, n'avaient pas une telle avance dans la course à la civilisation et à la richesse et n'avaient pas des préférences pour les Chrétiens du Moyen Orient ni un pouvoir d'attraction vis à vis d'eux, et s'il n'y avait pas, de la part de ces derniers, cette fierté d'être liés aux Européens, d'en recevoir les méthodes d'éducation religieuse et civile, d'y considérer la religion comme l'un des principes constitutifs de la nation pour ces ethnies et ces peuples de sorte qu'ils sont formés à les défendre tout comme ils

défendent leur langue, si bien qu'ils ne sauraient les changer pour d'autres, encore qu'ils fussent meilleurs sans parler des autres lois que recèlent cette éducation et ses méthodes ' s'il n'y avait donc pas toute cette rivalité politique temporelle entre les états de l'Europe et les nôtres, s'il n'y avait pas tout cela, encore une fois, l'amitié ne manquerait pas d'être parfaite entre les deux partis et la diffusion de l'islam parmi eux y serait plus totale, puisque l'islam est une réforme du Christianisme tout comme celui ci est une réforme du Judaïsme. De fait, les Juifs qui vouèrent de l'hostilité aux Chrétiens ont été plus justement l'objet de la vindicte des Musulmans que ceux qui firent la paix avec les Chrétiens. La «religion de Dieu» est une, aux dires de Moïse, de Jésus et de Muhammad, mais elle n'est proposée aux hommes que selon les lois du progrès jusqu'à parvenir enfin à l'âge de la perfection.

Si l'on prétend, pourrait on rêtorquer, que la raison apportée par Dieu pour justifier ce fait que les Chrétiens soient les plus proches de ceux qui croient, en amitié, réside dans les enseignements et les coutumes de leur religion que cette situation privilégiée, par suite, a vis à vis d'eux une portée générale (même si le verset en fut révélé à propos d'un petit groupe bien précis de Chrétiens) dès lors que ce qui y met obstacle vient à être supprimé que répondra t on alors à l'objection des Croisades que les Chrétiens entreprirent au nom de la religion alors que les Musulmans n'ont jamais rien subi de semblable de la part des Juifs ni des Associateurs, et que toutes

les autres guerres entre Musulmans et Chrétiens sont toujours bien proches de l'esprit de croisade? On peut trouver deux réponses ou plutôt une seule réponse, à deux faces.

La première, c'est que le fait, pour la religion des Musulmans, d'être proche du Christianisme, voire d'en être une réforme et un achèvement, comme nous l'avons établi, n'était pas connu de ces Croisés. Bien plus, ils se faisaient des Musulmans une image toute différente de celle qui est réellement la leur, image que leur avaient inculquée les ennemis de l'Islam et qui, déformée et enlaidie, représentait les Musulmans comme des païens et des sauvages: c'était là le reflet des livres, traités et sermons que prodiguaient le moine Pierre¹ et ses émules. Si un peuple avait alors été décrit aux Musulmans sous les traits même qui venaient à être attribués aux Musulmans par les initiateurs des Croisades et si les Musulmans avaient été invités à le combattre, ils se seraient tous mobilisés, du plus faible au plus fort.

La deuxième, c'est que tout ce qui est au coeur du Christianisme, comme l'esprit de paix, d'amour, d'humilité, d'altruisme et de soumission à n'importe quel pouvoir existant, n'avait pas réussi à l'emporter, en Europe, sur l'esprit de guerre, d'égoïsme, d'orgueil et d'amour du pouvoir en ce bas monde, attitudes qui, à l'époque de l'Empire romain, avaient atteint leur paroxysme, avaient entraîné la disparition de tous les païens, dans toute l'Europe, et avaient ensuite engendré les

guerres des Croisades et cet effort pour faire disparaître les Musulmans de la Terre Sainte et de tout l'Orient, attitudes qui demeurent encore de nos jours la cause des guerres cruelles que les Chrétiens se livrent entre eux, à cause de leurs divergences d'« écoles » ou de leurs rivalités politiques. Tout cela procède des enseignements d'un esprit qui relève de Satan et non point des effets d'un enseignement qui relève de l'Esprit de Dieu, même si l'on rapporte de Jésus qu'il aurait dit: «Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive»¹

On peut donc déduire de tout cela que l'inimitié qui a pu exister entre Musulmans et Chrétiens n'a pas d'autre cause que l'oubli par l'une des deux parties ou par chacune d'elles des bons principes de sa religion, ou la méconnaissance et l'incompréhension qui ont pu se développer entre elles: la chose n'est que trop claire quand il s'agit des tout derniers gouvernements qui existent de part et d'autre. Seuls les esprits ignorants ou superbes en attribuent la cause à la nature même de leurs religions. L'Empire ottoman, de fait, avait conquis la majeure partie des pays chrétiens par la force la plus brutale; aussi lorsque la puissance fut enfin revenue entre leurs mains, les Chrétiens ont-ils pris leur revanche. Si les chefs balkaniques ont pu soulever leurs peuples pour combattre le dit Empire au nom de la Croix et du Messie, ils n'ont pas tardé à démontrer que Dieu démentait leur vaine «propagande chrétienne» en rallumant le feu de la guerre entre leurs pays respectifs. C'est ainsi qu les hauts responsables de la politique, dans les deux

camps, se révèlent des faux guides et utilisent la religion comme prétexte pour mieux tromper leurs sujets et les porter à soutenir leur cause, y compris en se montrant rebelles à leur propre religion et à ses représentants.

On peut encore objecter que les Juifs sont plus proches de l'islam que ne le sont les Chrétiens parce que leur religion est le monothéisme (*tawhîd*) alors que celle des Chrétiens est la religion de la Trinité (*tatlit*) et parce que le monothéisme est le fondement même de la «religion de Dieu» selon le message de tous les Envoyés de celui ci, vu que c'est l'accomplissement de toute perfection en matière de dogme et que c'est la raison pour laquelle il est permis que Dieu pardonne n'importe quel péché sauf celui d'*associationnisme*² Ce à quoi on peut répondre que le dogme de la Trinité, dogme surajouté au Christianisme, n'y étant ni coin- pris ni compréhensible en saine raison, n'a pas exercé dans l'âme de ses adeptes une influence telle qu'elle les aurait éloignés de l'Islam. Au contraire, ce fut peut être là l'une des causes pour lesquelles ils acceptèrent l'invitation à embrasser l'Islam. Mais le facteur le plus déterminant dans le rapprochement ou l'éloignement des humains, les uns vis à vis des autres, réside dans leurs moeurs et leurs manières d'être. Or nous constatons qu'à chaque époque de l'histoire, il y a eu entre Musulmans et Chrétiens une amitié dont nous n'avons jamais constaté la pareille entre deux autres groupes humains que séparaient leurs religions. Cette amitié ne s'est affaiblie dans tel ou tel pays que par suite des querelles de la

politique et du chauvinisme des détenteurs du pouvoir. Que la malédiction de Dieu frappe donc ceux qui suscitent l'inimitié et la haine entre Ses serviteurs, parce qu'ils veulent suivre leurs passions ou contenter leurs princes.

D'autres termes sont encore à expliquer dans ce verset. Le moine (*râhib*, p1. *ruhbân*, comme *râkib*, pi. *rukbatân*) est celui qui se voue au célibat et vit retiré dans un couvent ou dans un ermitage pour adorer et renoncer, quant à lui, à jouir d'une épouse, d'une descendance et des plaisirs de la nourriture et du vêtement. Le mot viendrait de *rahba*, « tremblement », c'est-à-dire crainte, ou bien de *rahiba 1-ibil*, « les chameaux se sont fatigués », c'est-à-dire sont efflanqués et lassés pour avoir trop marché. Quant au terme « prêtre » (*qissîs*, pi. *qissîsûn*, ainsi que *qass*, pi. *qusiîs*) il désigne le chef religieux qui, dans la Tradition de l'Église, vient au-dessus du diacre et en dessous de l'évêque. Ce terme aurait été emprunté à l'expression *qass al-ibil*, « il a bien mené les chameaux », lors donc que l'on sait très bien les paître et les abreuver. En principe, les prêtres doivent être des hommes de grand savoir quant à leur religion et à leurs livres sacrés, car ce sont des guides et des conseillers (*muffî-s*). Les moines et les prêtres sont ici mentionnés comme pour réunir entre eux les fidèles et les « docteurs ». Que le monachisme soit une « innovation » (*bid'a*), au sein du Christianisme, cela n'enlève rien à son importance pour rapprocher les Chrétiens de l'amitié des Musulmans⁸

Les auteurs de Commentaire à base de hadîr rapportent que, par ces mots ici utilisés, «prêtres et moines », il faut entendre ceux qui ont cru en Jésus du vivant même de celui-ci, c'est-à-dire les Apôtres, ou encore l'ensemble des sujets du Négus; on en reparlera plus loin. Certains font de ce verset la fin du sixième *guz'* parce que la répartition en *guz'-s* ne tient pas compte du sens contenu dans les versets. Le septième *guz'* commencerait avec le verset suivant:

Quand ils entendent ce qu'on a fait descendre vers l'Apôtre, tu les vois répandre des larmes, de leurs yeux, à cause de ce qu'ils savent de la vérité (5, 83a). Lorsque ceux qui ont dit: *Nous sommes Chrétiens*, entendent ce qu'on a fait descendre vers l'Apôtre parfait, Muhammad, qui a été envoyé au monde entier par miséricorde et grâce à qui la religion s'est vue réalisée en plénitude, tu peux voir, ô toi qui les regardes, que leurs yeux se répandent en larmes, c'est-à-dire s'emplissent de larmes au point de les déverser par leurs extrémités vu leur abondance, ou bien au point qu'on dirait que leurs yeux disparaissent pour n'être plus que des larmes qui coulent. Et cela à cause de ce qu'ils savent de la vérité que le Coran est venu leur démontrer. Seules les empêchent d'y adhérer et d'y donner leur assentiment l'insolence et la fierté qui en ont empêché beaucoup d'autres. *De la vérité* vient préciser *ce qu'ils savent*. Le *de* indiquerait le «partitif»: leurs yeux se répandent en larmes et en pleurs, par suite de leur estime et de leur componction, vu qu'ils savent alors une partie de la vérité,

puisqu'ils n'ont entendu qu'une partie des versets du Coran. Que n'advierait il pas d'eux s'ils venaient à connaître toute la vérité après avoir entendu le Coran tout entier et connu ce que la Tradition (**Sunna**) y a ajouté, à savoir un modèle parfait et un clair exposé! Il convient de rattacher les paroles de ce verset à un événement précis, c'est à dire à la connaissance qu'en eurent le Négus et ses sujets. Au sens littéral de la proposition introduite par **quand**, il s'agit ici de l'état d'esprit des Chrétiens quand ils entendent le Coran: estime, componction et larmes abondantes.

1- Cf. *Tafsîr al-Manâr*, Le Caire, Dâr al-Manâr, 3ème éd., 1367/1947-48, tome 7, pp. 2-12.

2- Fruit du cours d'exégèse coranique du Cheikh Muhammad 'Abduh (1849-1905), de mai 1899 à mars 1905, le *Commentaire du Manâr*, rédigé par Rasîd Ridâ (1865-1935), parut peu à peu dans la revue *al-Manâr* (tomes III à XXXIV) avant d'être publié en volumes distincts (12 tomes), en 1346/1927 (1ère édition). Seules, les douze premières sourates y sont commentées. Cf. Jacques Jomier, *Le Commentaire coranique du Manâr (Tendances modernes de l'exégèse coranique en Egypte)*, Paris, G. P, Maisonneuve, 1954, 362 p.

3- Déclaration «Nostra aetate» – sur *les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes*, 1965, paragraphe 3 (2ème alinéa).

4- Les Associateurs (*muzrikûn*) sont ceux qui donnent des «associés» (*sarfk*, pi. *urakô'*) à Dieu, commettant ainsi le seul péché impardonnable pour tout monothéisme authentique, celui d'«associationnisme» (*irk*). Le présent verset établit, à l'évidence, que les Juifs et les Chrétiens en sont exempts, puisque *mutrikûn* vise ici les Arabes païens

de la Mecque. D'autres passages I du Coran sont beaucoup moins clairs et semblent accuser les Chrétiens d'une certaine forme de *tirk*, comme Je fera le présent commentaire, un peu plus loin.

5- «Le personnage auquel revient, d'après la tradition arabe, le rôle capital du côté des Coptes et des Grecs lors de la conquête de l'Égypte ». Cf. sur le sujet, *Encyclopédie de l'islam*, 1^{ère} éd., tome 3, pp. 761-764 (A. Grohmann) et, dans le présent volume, *Bibliographie du dialogue islamo-chrétien*, sous le n. 11.4.

6- Coran, 110, 2.

7- Coran, 79, 25. 11 s'agit du châtimeut réservé à Pharaon

8- Sur Jésus dans le Coran et la tradition islamique, cf. Michel Hayek, *Le Christ de l'islam*, Paris, le Seuil, 1959, 285 p. (2^{ème} éd., arabe, Beyrouth, 1961) et *sub verbo 'Isâ*, dans *l'Encyclopédie de l'islam*, 2^{ème} éd., tome 4, pp. 85-90 (G. C. Anawati).

9- Coran, 27, 25.

10- Coran, 20, 62; 21, 3.

11- Al-Suyûtî (1445-1505) a rassemblé dans son *al-gâmi' a1-, va(r)* les extraits de son *Gam' al-gawâmi'* ou *al-4âmi' al-kabîr*, qui recueille toutes les «traditions » relatives à l'interprétation du Coran. Cf. *Encyclopédie de l'islam*, 1^{ère} éd., tome 4, pp. 601-603 (Brockelmann),

12- Coran, 7, 159.

13- Coran, 2, 205.

14- Coran, 7, 57.

15- **S'agit il de Pierre l'Ermitte (1050-1115). prédicateur de la première croisade ou de Pierre le Vénéral !e, abbé et réformateur de Cluny (1092-1156)?**

16- Citation de l'Évangile selon Saint Matthieu, 10, 34. Littéralement: « Je ne suis pas venu jeter la paix sur la terre, mais je suis venu jeter le glaive».

17- fahr al-dîn al-Râzî (1149-1209) déclare, à ce propos, dans son grand *al-Tafsîr ai- kabîr*: «L'impûié (kufr) des Chrétiens est pire que celle

des Juifs. En effet, les Chrétiens s'opposent à nous tant à propos de Dieu qu'à propos des prophètes, alors que les Juifs ne s'opposent à nous qu'à propos des prophètes. Il est absolument certain que la première opposition est la pire. Or bien que cette impiété des Chrétiens soit la pire, Dieu les a préférés aux Juifs parce qu'ils mettent moins de passion que ceux-ci dans la quête des biens d'ici-bas et parce que leur coeur a un secret penchant pour les biens de l'au-delà. Les Juifs, par contre, bien que leur impiété soit moindre que celle des Chrétiens, se voient rejetés et même marqués d'une malédiction divine, tout simplement pour leur passion excessive vis-à-vis des biens d'ici-bas» (Le Caire, ai- Matb. Al-bahiyya al-Mi9riyya, 1938, tome 12, p. 67).

18- On sait que le Coran affirme, de par ailleurs (57, 27): «Nous lui (Jésus) avons donné l'Évangile et avons mis, dans les cœurs de ceux qui le Suivent, mansuétude et pitié et monachisme - Nous ne le leur avons pas prescrit -, uniquement dans la quête de l'agrément de Dieu; ils ne l'ont (toutefois) pas observé comme il se devait» et qu'un hadîth fréquemment cité répète qu'il n'y a «point de monachisme en Islam» (*Id rahbâniyya fî l-Islâm*). Cf. l'article du ʿay Muhammad al-Tâhir Ibn (Ben) 'Mûr, *Tahqîq al-habar al-ma'tûr: lâ rahbâniyya fî l-Islâm*, in *gâwhar al-Islâm*, Tunis, oct. 1969, pp. 3-7, tr. fr. par M. Borrmans in *Etudes Arabes*, I.P.E.A., Rome, n. 34, 1973/2ème tr., pp. 44-9 (polyc.).